

ETC



## L'Amérique vécue

France Morin

---

Volume 1, Number 1, Fall 1987

Réalité québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36171ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

### ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Morin, F. (1987). L'Amérique vécue. *ETC*, 1(1), 25–27.

## *L'Amérique vécue*



25

*Icarus: The Vision of Angels*. Installation au 49<sup>e</sup> Parallèle, centre d'art contemporain canadien, New York. À gauche : Murray Favro, *Flying Flea*, 1976-1977, Musée des beaux-arts du Canada, Ottawa. Au centre : Alexander Graham Bell, *HD4*, 1920-1922, Alexander Graham Bell Museum, Baddeck (Nouvelle-Écosse). Photo : Alison Rossiter.

**J**e vis à New York depuis 1983. Je dirige le 49<sup>e</sup> Parallèle, centre d'art contemporain canadien. Existant depuis 1981, la galerie est située au cœur du monde de l'art contemporain à SoHo, dans un édifice réputé : le 420 West Broadway. Cet immeuble abrite les Leo Castelli, Sonnabend et Charles Cowles.

New York, le 420 West Broadway, Mary Boone, les grandes galeries, les grands tableaux, les modes artistiques, les succès, les déceptions, les illusions, une énergie et une détermination comme nulle part ailleurs. New York. Une volonté de réussir, le désir de jouer dans les ligues majeures. Les revues *Artforum*, *Art in America*, *Art News*, *Arts Magazine*, *Flash Art*. Tenter d'obtenir un commentaire d'exposition qui fera courir les collectionneurs, et les autres. Dans ce centre artistique, le plus compétitif au monde, le Canada est le seul pays qui a eu la bonne idée d'ouvrir une grande galerie d'art contemporain pour présenter au public international l'art récent, à la fine pointe.

La galerie est un projet de la Direction générale des affaires culturelles et de l'information du ministère des Affaires extérieures du Canada et du ministère des Communications du Canada. Elle a été subventionnée dès le début par le ministère des Affaires extérieures et est maintenant aussi subventionnée par le ministère des Communications. Elle relève à New York du Consulat général canadien.

Les premières années, la galerie vivait exclusivement grâce à l'aide généreuse du gouvernement du Canada. Il est maintenant temps d'élargir sa base de support dans les milieux artistiques et pourvoyeurs de fonds. En transformant le statut de la galerie et en en faisant une corporation sans but lucratif, dotée d'un conseil d'administration, nous sommes en mesure de nous adresser au Conseil des Arts du Canada, pour demander des fonds au Programme d'aide aux expositions, ceci à l'instar d'autres galeries semblables au pays. Avec de tels fonds, nous avons pu produire nos premiers catalogues et organiser des expositions itinérantes qui ont voyagé non seulement au Canada, mais aussi à travers les États-Unis et l'Europe. Bien que la galerie ait opéré depuis sa fondation avec des moyens minimes, et ceci avec une efficacité remarquable, nous estimons qu'il est maintenant temps de procéder à son expansion.

On pourra peut-être alors la qualifier de «petit musée». Bien que subventionnée, dans un contexte hautement commercial, la galerie a réussi depuis cinq ans à s'établir grâce à la qualité de ses expositions et à son professionnalisme. Elle a présenté environ 60 expositions en six ans avec plus de 200 artistes canadiens travaillant dans les domaines de la peinture, de la sculpture, des installations, de la photographie ou de la vidéo. Elle présente aussi chaque mois depuis deux ans une série de vidéogrammes canadiens dans le cadre d'un programme régulier.

Pour exposer au 49<sup>e</sup> Parallèle, les artistes peuvent présenter leurs dossiers deux fois l'an et après discussion entre le directeur et plusieurs membres du comité consultatif, les expositions sont choisies. Les membres du comité consultatif sont élus pour une période de deux ans et proviennent des différentes régions du Canada. Ils sont entre autres directeurs ou conservateurs de musées, conservateurs à la pige ou critiques.

Au terme du premier bail de cinq ans, le Gouvernement a autorisé un renouvellement de deux ans, ce qui nous mène à la fin de 1987. D'ici le milieu de 1987, nous devons nous engager à prolonger une fois de plus le bail du 49<sup>e</sup> Parallèle, si nous voulons conserver le local actuel au 420 West Broadway. Pour ce faire, nous devons, pendant les six prochains mois, assurer une transition qui nous permettra de modifier le statut de la galerie, en obtenant un support financier considérable en dehors du Gouvernement.

Le 49<sup>e</sup> Parallèle constitue un modèle novateur pour une pénétration substantielle et à long terme du réseau

d'activités commerciales des arts visuels canadiens, pour une mise en alerte de la critique et pour l'obtention de la faveur publique dont jouissent les artistes américains. Le Centre assure une présence efficace, économique et surtout *constante*, de plus en plus déterminante lorsqu'il s'agit d'assurer à nos artistes une place dans l'arène internationale. Plus l'art canadien est reconnu internationalement, plus augmentent la valeur marchande des œuvres et, par conséquent, la valeur actuelle des collections canadiennes qu'elles soient publiques ou privées. Cette «dénationalisation» de l'art visuel canadien est, de notre avis, la ligne d'action la plus saine à suivre, puisqu'elle offre au Canada des avantages immédiats et permanents. Si nous voulons tirer profit des arts canadiens et de la culture canadienne en général, il est essentiel que nous assurions le développement du 49<sup>e</sup> Parallèle et que nous le supportions sans hésiter.

Je vis à New York depuis 1983 et c'est peu. New York ce n'est pas l'Amérique; ce n'est pas le Mid-West ni la Californie. New York est un pays en soi, déconcertant, plein de contradictions. New York, c'est le *New York Times* tous les matins; le *Village Voice* tous les mercredis. Le maire Koch, le gouverneur Cuomo. New York, ville unique qui nourrit tant d'imaginaires. New York avec sa vitalité, sa générosité, sa vie mondaine et ses restaurants à la mode, ses clochards, son énergie et une certaine pauvreté de qualité de vie et de valeurs. New York et son terrifiant pouvoir d'assimilation. New York où l'on travaille 24 heures sur 24. New York est une drogue quelquefois douce, quelquefois dangereusement forte.

Le plus grand choc, lorsqu'on vit à New York après avoir vécu au Canada, est sans doute causé par le contraste entre notre culture hautement subventionnée, notre mode de vie socialisant, et le vent capitaliste qui souffle sur New York sans arrêt, quelle que soit la saison. Sans remises en question, sans doutes politiques, sans honte et sans aucune sorte de remords, la ville respire l'argent, le pouvoir et le carriérisme. New York est une ville entièrement liée à l'entreprise privée. Le monde de l'art est pour sa part entièrement lié au marché, ce qui n'est pas le cas au Canada ou au Québec. Nous sommes un peuple très jeune qui assimile lentement les principes de l'entreprise privée.

Dans une conférence donnée à New York, au Centre inter-américain, Jacques Parizeau disait : «Ce qui est passé à côté du Québec, ce n'est pas le xx<sup>e</sup> siècle mais le capitalisme. [...] Et en fait, largement, le Québec était fermé aux affaires et les affaires étaient fermées au Québec. La plupart des décisions économiques étaient prises à l'extérieur de cette communauté!.»

La situation a malgré tout changé. Culturellement, les Québécois et les Canadiens sont maintenant dans une meilleure position pour se sentir valorisés, et ce, bien que les Québécois aient toujours joui d'une posi-

tion assez favorable, étant avec les Acadiens les seuls francophones d'Amérique. Cela peut être un avantage considérable lorsqu'on travaille à New York, car les Américains sont décidément francophiles.

Dans son livre, *The Canadians*, Andrew H. Malcom écrit : «[...] jusqu'à tout récemment, la plupart des Canadiens n'étaient pas dévorés par une volonté d'originalité ou d'excellence [...] Pendant de nombreuses décennies, on a reconnu que les univers artistique et littéraire canadiens étaient soumis aux influences britanniques et américaines. Ainsi que l'a dit un jour Peter C. Newman, éditeur, écrivain et nationaliste, lors d'une conversation : "Nous avons eu tendance, trop souvent, à nous juger nous-mêmes par rapport à des valeurs venant de l'extérieur. Cette tendance est en voie de disparaître, mais elle prévaut depuis très longtemps." Il en est résulté une culture qui pendant longtemps en a largement imité d'autres. Elle reprenait une idée de la culture que d'autres se faisaient parce qu'après tout, qu'avait le Canada et les Canadiens de spécialement intéressant ? Les Canadiens ne le savaient pas<sup>2</sup>.»

Je crois cependant que les minorités culturelles au Canada, elles, le savaient. La diversité de ces minorités a aidé en grande partie les Canadiens à se découvrir. Ceux-ci commencent à se donner une culture spécifique que nous essayons au 49<sup>e</sup> Parallèle de présenter au public américain et international. D'ailleurs les Américains nous font souvent remarquer que nous ne sommes pas comme eux, que nous ne leur offrons pas nécessairement ce qu'ils s'attendent à voir, mais bien une façon originale, nouvelle, d'être et de voir le monde, de comprendre la technologie sans doute parce que nous vivons aussi peu nombreux dans un aussi grand pays. Petit à petit, nous devenons conscients de la qualité, de l'originalité de notre environnement et de ses répercussions sur les produits culturels. Le Canada anglais se demande comment il arrivera à protéger son identité culturelle quand il est entouré de toutes parts par les Québécois et par les Américains. C'est sans doute le problème majeur de notre culture nationale et de sa sauvegarde : le manque de confiance et d'unité. Et je cite Andrew H. Malcom à propos des Américains : «C'est ce que Robert Fulford du magazine *Saturday Night* a appelé "l'impérialisme américain accidentel". Il s'agit ici de l'adoption, par les Canadiens, de modes de vie et de pensée américains, que les Yankees eux-mêmes n'ont jamais eu l'intention d'exporter. Ceux-ci se propagent naturellement au Canada, de même que l'air et l'eau pollués qui ne connaissent aucune frontière politique<sup>3</sup>.»

Au moment où la culture des arts visuels est menacée par les impératifs du marché, de la mode et de la facilité, je crois qu'il est grand temps de promouvoir avec confiance la spécificité de notre culture nationale.

Comme le soulignait récemment Robert Hughes du *Time Magazine*, dans un article sur l'art actuel où il

décriait les récents courants et parlait de la mode et du danger de la récupération de l'histoire au profit du marché, il est grand temps de revaloriser les artistes régionaux. Nous pourrions aussi citer de nombreux exemples d'excellents artistes qui se trouvent au Canada, aux États-Unis ou ailleurs et qui travaillent en dehors des courants de la mode en produisant un œuvre original. Ces artistes sont actifs dans toutes les régions, et ce régionalisme sain, heureusement, nous rassure sur l'art-en-train-de-se-faire. Nous retrouvons de nombreux exemples de ces artistes au Canada et, contrairement à ce que les Canadiens pensent eux-mêmes, ils sont très bien reçus par les Américains. Le jour où nous croirons à notre propre culture, peut-être arriverons-nous à convaincre les autres.

Au 49<sup>e</sup> Parallèle, nous essayons aussi de promouvoir une écriture des arts visuels en publiant à chaque mois un feuillet d'information sur l'artiste et son exposition. Ce feuillet présente un texte, dans la plupart des cas original, et est distribué durant l'exposition aux visiteurs.

Il est très gratifiant de travailler dans le domaine culturel à New York. C'est une ville où l'art est pris au sérieux, où il joue un rôle important. L'art n'est pas servi avec le dessert à New York; il est souvent le plat principal et la raison de vivre d'un grand nombre de gens. New York, c'est une ville tremplin, centralisatrice, qui fait comprendre la nécessité de tous les régionalismes.

## France Morin

### NOTES

1. Jacques Parizeau, «The Dynamics of Change in Quebec: Past, Present and Future. A 25-year perspective». Canadian Affairs, Centre for Inter-American Relations, 9 mai 1985.
2. Andrew H. Malcom, *The Canadians*, Times Books / Random House.
3. *Ibid.* Traduction de l'auteure.

La reproduction de ce texte a été autorisée par les *Écrits du Canada français*. Il a paru dans le numéro 58 (octobre 1986) de cette revue.